Langue et littérature latines du Moyen Âge

François Dolbeau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/245>

DOI : 10.4000/ashp.245

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 129-132

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

François Dolbeau, « Langue et littérature latines du Moyen Âge », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 05 janvier 2009, consulté le 12 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/245> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.245>

LANGUE ET LITTÉRATURE LATINES DU MOYEN ÂGE

Directeur d'études : M. François DOLBEAU,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2006-2007 : I. *Éditions de textes médiolatins : théorie et pratique*. —
II. *Les Pères latins face aux lettrés médiévaux*.

I. *Les Pères latins face aux lettrés médiévaux*

Le second des thèmes inscrits au programme a été traité durant le premier semestre. Un passage célèbre du *Didascalicon* IV, 2, où Hugues de Saint-Victor semble intégrer les Pères dans le canon scripturaire, a fourni le point de départ de la réflexion. On s'est d'abord attaché à retracer l'histoire de la formation du canon biblique, des origines aux conciles africains de la fin du IV^e siècle (Hippone 393, Carthage 397). La liste de livres inspirés que fixèrent alors les évêques d'Afrique n'a plus guère connu de variations, même si le canon ne fut clos, *stricto sensu*, qu'au concile de Florence (1439-1442). En 393, Augustin, qui prononça à Hippone le sermon d'ouverture, était engagé dans un programme d'études exégétiques et souhaitait avancer en terrain sûr : son rôle dut être déterminant pour faire inscrire la question à l'ordre du jour. Événement capital, car la fixation du canon néotestamentaire introduisait une césure décisive entre le temps de la révélation et celui des Pères, commentateurs de la révélation (*expositores*), tout comme entre l'autorité des auteurs sacrés et celle des autres écrivains.

La nécessité de séparer Écriture sainte et livres apocryphes avait amené à délimiter, par inclusion et exclusion, un canon biblique. Mais la parole divine était souvent obscure et ne réglait pas tous les problèmes qui se posaient à l'Église. Durant le IV^e siècle, apparaissent tour à tour les syntagmes *patres fidei*, *patres* ou *doctores ecclesiae*, et les recours se multiplient à l'autorité d'écrivains non bibliques en matière exégétique et doctrinale (ce que les modernes appellent « l'argument patristique »). D'où la nécessité de séparer les écrivains orthodoxes des hétérodoxes, et la formation, elle aussi par inclusion et exclusion, d'un canon des auteurs chrétiens. En 393, Jérôme est encore étranger à ce concept et recense, dans son *De viris illustribus*, tous les écrivains ecclésiastiques. L'évolution est achevée au début du VI^e siècle, lorsque le décret pseudo-gélasien *De libris recipiendis et non recipiendis* compile une liste brève d'autorités orthodoxes et une longue liste parallèle d'auteurs exclus.

Le recours externe à des citations patristiques pour trancher une question que laissait obscure l'analyse interne des Écritures était en continuité avec les pratiques des intellectuels païens. En Orient, Athanase, Basile ou Cyrille n'éprouvèrent donc pas le besoin de formaliser ou de justifier leur démarche. La situation en Afrique était différente : ni Tertullien ni même, sur la question du rebaptême, Cyprien ne pouvaient être suivis aveuglément. La propagande des donatistes, qui affichaient une fidélité totale

envers Cyprien, poussait Augustin non à généraliser le recours aux Pères, mais plutôt à durcir la différence entre les auteurs sacrés et leurs interprètes. Le *De natura* de Pélage, dont Augustin obtint une copie en 415, força ce dernier à changer de stratégie. Pélage en effet y défendait ses positions sur la grâce en citant sept de ses prédécesseurs, dont Augustin lui-même dans une œuvre de jeunesse, le *De libero arbitrio*. L'évêque d'Hippone fut alors amené à recourir davantage à la nouvelle technique des florilèges patristiques, et à réfléchir aux conditions correctes de leur emploi, d'où sa recommandation de nommer les auteurs cités et de prendre en compte les contextes. Dans les prologues qu'il ajouta vers 420 à son *De Trinitate*, il multiplia les avertissements au lecteur, afin d'écarter les contre-sens sur sa pensée ou une « canonisation » abusive. Il se mit également à relire et à corriger l'ensemble de ses écrits (*Retractationes*), pour éviter que ses erreurs éventuelles ne donnent prétexte à des déviations doctrinales. Il chercha enfin à valider le recours à l'argument patristique, en le subordonnant à l'enseignement des Écritures, à la raison et à un consensus d'auteurs. Il avait l'intention d'expliquer, dans le second livre de son *De haeresibus*, où se situait la frontière entre auteurs orthodoxes et hétérodoxes, quand il mourut en 430. Les règles qu'il suivait depuis une décennie furent codifiées, quatre ans plus tard, par un de ses lecteurs assidus, Vincent de Lérins, et cela en Occident, bien que l'argument patristique fut né en Orient.

Entre livres inspirés et œuvres d'auteurs orthodoxes, Augustin entendait maintenir une frontière étanche. Mais il fut trahi sur ce point par ses propres disciples : moins de dix ans après sa mort, le même Vincent, en oubliant la règle du consensus, composait un florilège dogmatique formé seulement d'extraits augustiniens qu'il ouvrait par cette déclaration : « Écoutons Augustin parler, ou plutôt à travers lui la foi antique et universelle du Christ et de l'Église ». En Occident, les générations suivantes vont s'employer à sélectionner un corpus d'écrivains orthodoxes et faisant autorité. Quelques listes, comme celle du décret pseudo-gélasien, cherchent à équilibrer Père grecs et Pères latins, en respectant l'universalité de l'Église ; d'autres, plus brèves, tendent à se réduire à quatre docteurs, symétriques des évangélistes : Ambroise, Augustin, Jérôme, et enfin Grégoire le Grand, substitué dès le VIII^e siècle à Cyprien ou Hilaire.

La formation d'un canon patristique implique épuration et exclusion. En Occident et dans le monde syriaque, l'épuration semble avoir prévalu ; des ouvrages hétérodoxes (ou devenus hétérodoxes en raison de la fixation progressive du dogme) y furent purgés de leurs erreurs : ainsi les traductions d'Origène et d'Évagre ou les commentaires de Pélage. En milieu grec, la controverse origénienne et la querelle des Trois Chapitres aboutirent à des exclusions radicales. Toute *novitas* théologique était désormais interdite, puisque chaque proposition devait reposer sur un fondement biblique ou patristique. Une réponse à cette situation fut la pseudépigraphie délibérée du corpus du Pseudo-Denys. Car un auteur contemporain de la Passion du Christ, converti par Paul à Athènes, ne pouvait être accusé de *novitas*, dans la mesure où il représentait une tradition antérieure à toute controverse.

Au VIII^e siècle, les canons biblique et patristique sont désormais fixés ; lorsque les Écritures sont muettes ou obscures, il est fait appel à la tradition, c'est-à-dire, pour l'Occident, à l'ensemble : conciles, décrétales pontificales, ouvrages autorisés de l'époque patristique. Mais les Pères croissent encore en importance jusque vers

le milieu du ^{xii}^e siècle. Les citations de leurs ouvrages pénètrent dans les collections canoniques, à partir de la *Collectio Hibernensis*, pour atteindre des pourcentages de plus en plus élevés chez Yves de Chartres (20 %) et chez Gratien (30 %). Elles envahissent aussi les florilèges scripturaires, ce qui donne naissance à des florilèges mixtes, dans lesquels extraits bibliques et patristiques sont d'abord juxtaposés, puis mêlés, comme dans le *Florilegium Frisingense*. Elles finissent par occuper les interlignes et les marges des manuscrits bibliques, avec l'apparition des Bibles glosées. Le fossé se réduit donc sans cesse davantage entre les auteurs inspirés et les saints docteurs. Vers 1160, dans ses quatre livres des Sentences, Pierre Lombard propose une synthèse théologique fondée pour l'essentiel sur les traités et commentaires des Pères latins, avec une suprématie écrasante accordée à Augustin, lui qui pourtant, de son vivant, avait lutté contre les efforts indiscrets de certains pour identifier augustinisme et christianisme.

Un prologue apocryphe du *Liber scintillarum* de Défenseur de Ligugé, transmis par des manuscrits du ^{xii}^e siècle, atteste une position voisine de celle d'Hugues de Saint-Victor ; il distingue les paroles de Jésus dans les évangiles et celles « de nombreux pères orthodoxes du Nouveau et de l'Ancien Testament ». Cela implique que les citations patristiques du *Liber scintillarum* sont ici tenues pour liées au Nouveau Testament. De façon analogue, dans la classification sophistiquée de l'*Ars lectoria* d'Aimeri, les ouvrages des principaux Pères (quatre docteurs d'Occident, plus Cyprien et Hilaire) sont rangés dans la même catégorie que certains livres bibliques (Deutérocanoniques, Daniel, Épître aux Hébreux).

II. Éditions de textes médiolatins, théorie et pratique

Le second semestre a été consacré à des exposés théoriques et pratiques sur l'édition de textes médiolatins. Après un rappel détaillé des phases du processus éditorial, on s'est intéressé d'abord aux diverses recensions d'un même ouvrage, que celles-ci remontent ou non à l'auteur. On a traité ensuite de cas où plusieurs formes de textes sont à prendre en compte, sans qu'il s'agisse de recensions multiples : florilèges et *originalia*, hypotextes et hypertextes (dans une série de réécritures), modèles grecs et traductions latines. Ces trois types d'éditions : florilèges, réécritures, traductions, ont un point commun, essentiel en ecdotique. L'évaluation des témoignages (*recensio*) et l'établissement du texte ou choix définitif des variantes (*constitutio textus*) n'y sont pas enfermés dans les bornes de la tradition manuscrite. Il existe un élément externe : la source pour les florilèges, l'hypotexte pour les réécritures, l'ouvrage en langue originale pour les traductions, qui éclaire et conditionne les choix du critique, car il permet de connaître la direction suivant laquelle le texte s'est dégradé.

À titre d'illustration, deux exemples, particulièrement complexes, ont fait l'objet d'un traitement détaillé :

1. Un florilège qui est en même temps traduction du grec

Cet ouvrage, intitulé *Exceptio compendiosa de diuinitus inspirata scriptura*, fut traduit, durant la première moitié du ^{xii}^e siècle, par Moïse de Bergame, un italien ayant vécu à Constantinople sous les Comnènes. Il s'agit d'un florilège biblique, fondé sur

la Septante grecque. Sa visée, apologétique, est de montrer que le dogme de la Trinité, les grands événements de la vie du Christ (de l'Incarnation à l'Ascension) ou de l'Église (de la Pentecôte au jugement dernier) étaient déjà annoncés dans l'Ancien Testament. Chaque citation de la Septante y est accompagnée d'un bref commentaire, qui en donne l'interprétation christologique ou ecclésiologique. Les quelque 650 versets sélectionnés sont regroupés en 55 chapitres qui déroulent les grandes vérités de la foi, du *De trinitate* au *De ultimo iudicio*. Le texte latin, encore inédit aux quatre cinquièmes, est transmis par deux manuscrits : Modena, Biblioteca Estense, Fondo Campori, App. 51 et Nîmes, Bibl. mun. 52, l'un et l'autre des XII^e-XIII^e siècles ; une portion du texte, mentionnée dans un renvoi interne, ne s'est pas transmise. Le modèle grec, lui aussi inédit, n'a été repéré que dans deux témoins tardifs et partiels, mais qui permettent cependant de lire ce qui manque en latin : Wien, ÖNB, Theol. gr. 199 et New Haven, Yale University Library, Beinecke 290, tous deux du XVI^e siècle. Ni les premiers ni les derniers chapitres ne sont disponibles en grec, mais il est vrai qu'on peut alors tirer parti des éditions de la Septante, en remontant à la source même du florilège. L'objectif du travail critique est de publier la traduction latine de Moïse avec ses erreurs et ses ignorances, non d'en améliorer la teneur. Les fautes avérées des scribes latins sont à corriger ; celles du traducteur ou des copistes grecs sont à commenter en notes ou en apparat.

2. Une traduction, dont il existe une réécriture

Le texte en cause est une liste d'apôtres et de disciples, traduite du grec, égarée sous sa forme latine originelle, mais connue partiellement grâce à deux vénitiens du XIV^e siècle, Petrus Calo et Petrus de Natalibus. La chaîne textuelle comporte :

— a) un original grec imputé au martyr Dorothee de Tyr et daté d'ordinaire de la fin du VIII^e siècle ; la forme exacte qu'a connue le traducteur n'a pas encore été repérée ;

— b) une traduction latine, sans doute effectuée en Italie du Nord, distincte des deux autres versions déjà connues, l'une sous le nom de Jérôme (*Bibliotheca Casinensis* V/2, Floril. p. 268-269), l'autre sous celui de Dorothee (*Analecta Bollandiana*, 108 [1990], p. 61-70) ; traduction égarée, où, d'après la tradition indirecte, figuraient des passages remontant au grec, qui sont absents des autres versions ;

— c) la tradition indirecte de cette traduction égarée, représentée par de courtes citations dans la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine (fin XIII^e siècle) et de longs extraits (notamment la liste de disciples) chez Petrus Calo (ca 1340-1350) ;

— d) la reprise par Petrus de Natalibus (ca 1369-1372) de l'adaptation partielle de Calo, avec de nouvelles modifications ; grâce à l'imprimerie, la liste de Petrus de Natalibus fut diffusée dans toute l'Europe et mise en images en 1558 dans le chœur de l'abbatiale de Reichenau (cf. Bernd Konrad, Gertrud et Peter Weimar, *Die Renaissancefresken im spätgotischen Chor des Reichenauer Münsters*, Stuttgart, 2002 [où les auteurs n'ont pas repéré la source du peintre]).

La difficulté ecdotique tient au fait que le modèle a n'est accessible que de manière approximative, et que la version b, dans son état premier, n'a pas été retrouvée. Le texte fondamental est celui qui est atteint au niveau du maillon c, surtout à travers les deux manuscrits de Calo, dont on peut rectifier quelques erreurs grâce aux accords entre d et le grec.